



PLAIDOYER POUR LA PLANÈTE TERRE

20.12.2019 • Le Courrier Genève

La théologienne Marie-Josèphe Glardon et l'astrophysicien Michel Mayor se sont prêtés au jeu de l'interview croisée. La crise climatique et l'avenir de l'humanité sont au centre de leurs préoccupations. PLAIDOYER POUR LA PLANÈTE TERRE Marie-Josèphe Glardon et Michel Mayor en conversation animée à l'Observatoire de Genève, propos recueillis par Nathalie Gerber McCrae et Dominique Hartmann. Entretien ► La tête dans les étoiles et le regard levé vers le ciel? En invitant la théologienne Marie-Josèphe Glardon et l'astrophysicien Michel Mayor à se rencontrer, Le Courrier avait imaginé une discussion «stratosphérique» sur la recherche scientifique et spirituelle, la place de l'humain dans l'Univers, ou encore le besoin de croire en quelque chose. Installés dans une salle tranquille de l'Observatoire de Genève, entourés du silence de la forêt hivernale, l'auteur de Oser croire à un avenir (mai 2019) et le Prix Nobel 2019 de physique nous ont rapidement ramenés sur terre pour débattre de questions d'actualité. Leur message est très clair: il faut passer à l'action, aujourd'hui et ensemble, au niveau local et global, pour limiter le réchauffement climatique et sauver ce qui peut encore l'être. Aujourd'hui à la retraite, vous avez tous les deux consacré la plus grande partie de votre vie professionnelle à la recherche, scientifique pour l'un, théologique et pastorale pour l'autre.

La recherche de quoi exactement? Michel Mayor: J'ai toujours eu un attrait pour la science. La science, c'est quoi au fond? C'est la compréhension du monde. Si vous habitez Aigle (ce qui fut son cas, ndlr), vous regardez les dents de Morde et vous remarquez un pli coloré qui fait un Z. Vous imaginez la déformation qui, sur des millions d'années, réussit à plisser les Alpes. C'est incroyablement stimulant! A la fin de mes

études de physique, j'ai postulé pour une place de doctorant en astrophysique.

Si l'occasion s'était présentée en géophysique ou en océanographie, je l'aurais saisie avec le même plaisir. Simplement parce que l'étude de la nature est belle. La recherche d'exoplanètes n'était donc pas un but poursuivi dès le départ. Et vous, Marie-Josèphe Glardon, quelle passion vous a conduite vers la recherche théologique? Marie-Josèphe Glardon: Une vocation, un appel à la réflexion et à l'action. J'ai toujours aimé le dialogue des différences, science et foi ne me semblent pas opposées, pas plus que le service de la chose publique ne s'oppose au service de la chose divine! Le besoin de mettre en lien les personnes et les questionnements a marqué mon parcours.

Cette vision a accompagné mon enfance, mon adolescence, et jusqu'à mes cheveux blancs. La recherche théologique a permis de retrouver des réalités de foi biaisées par la pensée grecque, qui se concentre sur l'âme et oublie que l'être humain est un tout, corps et âme. C'est grâce à la théologie féministe, en particulier, que la conception holistique de l'être humain et de la création a été révélée. «Notre péché sera de faire échouer l'aventure humaine au lieu d'arriver à mettre ensemble nos moyens» Marie-Josèphe Glardon Parlons-en, du féminisme. Vous avez tous les deux baigné dans un environnement professionnel où les femmes étaient rares, surtout à vos débuts.

Quelles évolutions avez-vous constatées? MM: Quand j'ai commencé à travailler à l'Observatoire de Genève, il y avait très peu de chercheuses. Une seule professeure et quasiment pas d'assistante, ni de doctorante. Aujourd'hui, la situation est très différente. On a dit que des commissions de nomination bloquaient les femmes mais, pour avoir fait partie de nombre d'entre elles, je peux dire que c'est faux. Je crois simplement que les petites filles n'avaient pas de modèle d'astrophysicienne mais d'infirmière ou d'institutrice.

MJG: Je ne suis pas tout à fait d'accord. C'est un des éléments, mais il faut admettre qu'à l'époque, pour toutes sortes de raisons, il n'était guère possible pour une femme de faire carrière ni d'exercer le métier de son choix. A la fin de mes études de théologie, j'ai décidé de m'exiler en Suisse alémanique pour y devenir pasteur, la possibilité n'existant pas dans le canton de Vaud. Voyez aussi les artistes ou les écrivaines qui ont dû publier sous un nom masculin..

. Pour parler de ma discipline, la figure divine y a été essentiellement masculine. Alors que dans la Bible l'être humain est créé à l'image de Dieu, homme et femme. Cette virilisation de Dieu a impacté la vie des femmes, qui doivent toujours se mobiliser. Voyez la grève des femmes du 14 juin! Je note aussi qu'il y a peu de Nobel féminins dans votre domaine.

.. MM: Effectivement, mais il faut tenir compte du fait que les Nobel sont décernés avec trente ans de retard. MJG: C'est vrai. De plus, le passé est le passé et ce qui compte, c'est l'avenir.

Que va-t-on faire de cette planète pour laquelle on n'a pas de plan B? Que vont faire les hommes et les femmes ensemble pour arriver à quelque chose de vivable pour nos enfants et petits-enfants? On en vient donc au climat. La révolte actuelle des jeunes se fonde sur la science, notamment sur les rapports du GIEC, et s'est répercutée au niveau politique lors des dernières élections fédérales... MJG: En effet, cette vague verte nous a apporté de nouveaux élus.

Mais la lenteur du Conseil fédéral et de nos institutions pour concrétiser ce changement est inquiétante, voire scandaleuse, pour l'avenir. MM: Je partage votre réaction à ce sujet. Mais, de mon point de vue, la faute est plutôt à mettre sur le parlement, un organe qui ne suit pas toujours l'évolution de la société. MJG: Vous parlez de «faute», et ce mot est très réaliste. Si l'on se réfère au texte hébreu biblique, la faute s'exprime essentiellement par le terme rata, autrement dit rater la vie, faire rater la vie! C'est ce qui est en train d'arriver.

Notre péché sera de faire échouer l'aventure humaine, de décevoir les jeunes, de mépriser tout ce qui vit, au lieu d'arriver à mettre ensemble nos compétences, nos moyens si divers et réels MM: Pour ma part, je déplore aussi que la grande majorité des parlementaires n'ont pas de culture scientifique, alors qu'ils doivent discuter du virage énergétique, des conséquences du réchauffement climatique, du nucléaire... Selon vous, qu'est-ce qui peut rassembler: une approche spirituelle, une démarche militante? MM: Le fait que les jeunes descendent dans la rue est extrêmement positif (M-J. Glardon acquiesce).

Le jour où cela se passera mal, c'est eux qui seront là. L'agressivité de certains milieux politiques contre Greta Thunberg est d'ailleurs frappante, alors qu'elle dit seulement: «Ecoutez les scientifiques.» Les catastrophes peuvent elles aussi faire évoluer la situation. En Suisse, nous sommes en relative sécurité. Mais la pire des conséquences à laquelle nous aurons à faire face, c'est qu'un milliard de personnes devront quitter leur terre.

Le phénomène migratoire que nous connaissons aujourd'hui n'est qu'une plaisanterie par rapport à ce qui va arriver. MJG: Nous devons nous mettre ensemble pour la vie, pour l'humanité. Développer ce que j'appelle une spiritualité mondialisée, partagée avec toutes les bonnes volontés, une compassion mondiale et une générosité sans frontières. Il nous faut aussi agir sur tous les plans possibles: civil, politique, théologique, ecclésiastique, juridique..

. A l'image de ce que font les Aînées pour la protection du climat. Nous sommes 1600 femmes, et quelques hommes, qui avons adressé une plainte au Conseil fédéral parce qu'il ne protège pas notre société. La plainte est maintenant devant le Tribunal fédéral. Si elle est encore rejetée, les Aînées pour le climat iront à la Cour européenne des droits de l'homme, à Strasbourg! Face aux premiers impacts du réchauffement et aux prévisions accablantes, certains considèrent qu'il est désormais trop tard, et continuent

par exemple à prendre l'avion pour passer vingt-quatre heures à Barcelone.

Pourquoi, selon vous, faut-il encore lutter? MM: Ces personnes se fondent sur une vision erronée de la situation. Ce ne sera ni la fin de la Terre - la Terre se fiche bien de ces changements, elle est robuste - ni la fin de l'humanité: on vivra encore très bien en de nombreux endroits. Plus on agira, plus les zones préservées seront grandes. Je refuse de baisser les bras. MJG: Comment faire pour que la mauvaise volonté ne l'emporte pas? C'est une question cruciale.

A la voie de l'égoïsme s'ajoute celle du désespoir, que beaucoup expriment. L'enjeu est de dialoguer, de parler de la réalité de la situation à ceux qui la nient encore, et d'aider à sortir, geste après geste, du désespoir. Le message important, pour moi, est celui de l'Ancien Testament: «Je mets devant toi la vie et la mort. Choisis la vie afin que tu vives.» Et j'espère que nous ferons jour après jour ce choix, notamment avec ceux qui ont peur, Greta et tous les autres.

La Bible s'adresse à nous en tant que Terriens, chargés de veiller sur la Terre et sur tous ces habitants, portés par une vocation de dépassement, d'espérance. Ce n'est pas dans les cieux que cela se passe. La pensée biblique est très terre à terre. MM: C'est intéressant. Il est bon de se rappeler que la présence de l'homme sur Terre est de l'ordre de 2 millions d'années, alors que la vie est apparue sur notre planète il y a 3,5 milliards d'années.

L'humanité finira de toute façon, que ce soit en raison du risque d'impact météoritique, ou du fait que la luminosité du soleil s'arrêtera dans 5 milliards d'années faute d'hydrogène dans son cœur. Marie-Josèphe Glardon, vous parlez du kaïros dans votre ouvrage. De quoi s'agit-il? MJG: Sur le plan théologique, il s'agit du «moment favorable», un concept judéo-chrétien important qui a été utilisé en particulier pour sortir de l'apartheid en Afrique du Sud. Il n'y a pas de salut séparé, c'est les abeilles et nous. Mais l'idée biblique la plus vitale aujourd'hui c'est la teshuvah, soit l'idée du changement, le fait de se convertir à de nouveaux choix.

Le retournement complet de nos objectifs, disait Albert Jacquard. Car un jour la Terre ne sera plus habitable. Il faut d'urgence développer un œcuménisme intelligent qui rassemble toutes les bonnes volontés, croyants et noncroyants! Avec quels outils? MJG: Tous! Il y en a de toutes sortes: psychologiques, politiques, etc. Mais aussi interpersonnels et quotidiens: dans le bus, vous pouvez parler! Nous devons sortir de nos ghettos et créer des lieux d'alliance. A Berne a été inaugurée la Maison des religions par exemple: on s'y rencontre autour des thèmes dont nous parlons maintenant.

Il faut agir chacun à notre petit niveau, au quotidien: un jour où l'on ne fait rien pour le climat est un jour perdu. MM: Pour nous, le travail est presque plus simple: il s'agit de parler au public. Les scientifiques ont souvent de la peine à descendre dans l'arène. Bien sûr, nous ne sommes pas tous climatologues, mais la plupart d'entre nous en

savent bien assez pour démentir les affirmations des climato-sceptiques. J'ai lu récemment l'un de leurs ouvrages: les erreurs scientifiques y sont énormes.

MJG: Michel Mayor, ne pensez-vous pas avoir un mandat politique, au sens large?

MM: J'en ai un. Le cahier des charges des professeurs d'université prévoit qu'ils fassent de l'enseignement, de la recherche et de la vulgarisation scientifique. Ce n'est pas un choix, et aucun professeur ne pourrait non plus refuser d'enseigner.

Personnellement, j'écoute avec horreur ces politiques - inutile de les nommer, on les connaît - qui nient avec autorité le changement climatique ou qui le minimisent. Ils sont soit ignorants, soit malveillants.

Il suffit d'observer, sur le site de MétéoSuisse, la courbe des températures mesurées en Suisse depuis 1864. Plate au début, elle n'a pas cessé de monter pour être aujourd'hui carrément verticale. La quantité de CO2 rejetée dans l'atmosphère - un gaz à effet de serre connu depuis plus d'un siècle -, est déjà passée de 250 ppm à 400 ppm. La religion a aussi ses dimatosceptiques: pensons à certains courants évangéliques pour qui le changement climatique annonce le retour du Messie. MJG: Ce qui arrive là est très problématique, on le constate en particulier en Amérique latine.

Pour moi, il y a une pauvreté de la vie, une pauvreté intellectuelle, un manque d'accompagnement. Le pape travaille beaucoup dans ce sens, par le biais du synode pour l'Amazonie ou Laudato si, qui est une merveille. Toute religion a ses problèmes et doit s'y confronter. Christianisme, bouddhisme, islam..

. Pour devenir des ferments d'évolution et de vie, les théologies doivent se déconstruire et se confronter. Selon Théodore Monod, scientifique et croyant, qui a écrit Et si l'aventure humaine devait échouer?, le christianisme n'a pas encore été essayé: après deux mille ans de présence, c'est intéressant, non? Il invitait à redécouvrir une vraie spiritualité, ouvrant une voie très importante d'écoute mutuelle et de prise de conscience. Beaucoup de mouvements luttent actuellement contre les pleins pouvoirs de l'économie. Quel poids a celle-ci dans la recherche scientifique? MM: Dans mon domaine, celui de la recherche fondamentale, elle en a peu.

Mais on connaît tous des cas où l'économie a tenté de s'immiscer. Le problème, je le vois surtout dans le fait qu'elle a son propre agenda, qui n'a pas pour priorité le bien de la société. Pourtant, j'aimerais être optimiste: une partie de l'économie imagine aujourd'hui de nouvelles technologies compatibles avec la sauvegarde du climat. Il y a trente ans, on a pris conscience du danger que représentaient les gaz utilisés pour les armoires frigorifiques ou comme gaz propulseur. Mon pessimisme vient donc plutôt du politique, et l'échec de la COP25 le confirme.

Certains pays refusent de corriger leur politique pour des raisons économiques. MJG: De mon point de vue, la DDC (la Coopération suisse, ndlr) a un rôle à jouer pour proposer des solutions techniques aux Etats qui ont besoin de soutien. Les œuvres d'entraide suisses le font déjà très bien. Certains estiment aussi que, dans quelques

années, la finance la plus sûre sera la finance durable. Cela tempère mon pessimisme.

Le livre de Marie-Josèphe Glardon s'intitule Oser croire à un avenir. Qu'en dites-vous, Michel Mayor? MM: Je ne suis pas très sûr. L'énergie basée sur les combustions fossiles est tellement essentielle pour de nombreux pays qu'ils traînent les pieds. A noter qu'il faudrait parler de la consommation par tête d'habitant. De plus, la reconversion ne se fera pas en un jour.

Si certains phénomènes physiques sont extrêmement rapides, d'autres sont beaucoup plus lents: maintenant que l'on a injecté beaucoup de CO₂ dans la haute atmosphère, il faudra énormément de temps pour l'éliminer. En attendant, les plus pauvres de notre Terre auront payé pour les mauvaises politiques adoptées aujourd'hui. MJG: Ce livre est un plaidoyer, évidemment. Dieu a choisi de créer l'être humain libre: est-ce qu'il a bien fait, on ne sait pas, même si on n'aimerait pas que ce soit différent! Il s'agit d'oser. Et oser croire, c'est tous les matins.

Avec d'autres: le vernissage de ce livre n'a pas été une affaire individuelle mais celle d'une puis de deux paroisses, à Berne, incluant une démarche de transition: cette démarche est portée en Suisse romande par les Conversations carbone, qui consistent à examiner notre comportement général (chauffage, mobilité, alimentation, etc.) avec l'aide de spécialistes. Ces groupes transmettent à leur tour leur savoir, car beaucoup se mettent en route. C'est ce que j'appelle une spiritualité, une bonne volonté, mondialisées. Théologienne et scientifique, diriez-vous qu'il existe une intelligence de la nature? MM: C'est une très grande question.

... Il y a 13 milliards d'années, on avait une soupe d'électrons et de protons, puis des étoiles et des galaxies se sont formées. Des réactions nucléaires se sont ensuite produites au sein des étoiles qui ont fabriqué des éléments plus compliqués: le jeu se complexifie, des molécules se forment.

Ce chemin vers la complexification obéit-il à des lois de physiques ou à autre chose? Chacun a sa réponse. Certains défendent la pensée théologique du Grand dessein, l'évolution ne relevant pas des lois physiques, mais d'une volonté extérieure. J'ai une réponse de scientifique, qui pense que les lois de la physique font très bien les choses. Evidemment, on peut repousser la question et se demander d'où viennent les lois de la physique (rires)..

. «Les plus pauvres de notre Terre auront payé pour les mauvaises politiques adoptées aujourd'hui» Michel Mayor MJG: Il faut éviter les théologies pseudo-scientifiques, en effet, et personnellement, je ne peux pas entrer dans ce type de pensée. Nous avons à retrouver une place dans l'univers dont nous faisons partie. Et cesser de dominer et de nous couper de la nature! Avec la découverte des exoplanètes a surgi l'idée qu'il puisse y avoir de la vie ailleurs. Michel Mayor, qu'en pensez-vous? MM: On sait que beaucoup de planètes sont habitables.

Pour autant, la vie s'y est-elle développée? On ne le sait pas. Certains pensent que la vie apparaît dès que les conditions le permettent, d'autres estiment qu'il faut davantage. Je ne trancherai pas. Mais une question reste: cela nous pose-t-il un problème qu'il y ait de la vie ailleurs? Belle question pour les prochaines générations! I Marie-Josèphe Glardon, Oser croire à un avenir: plaidoyer pour une spiritualité mondialisée, mai 2019, éd. Saint-Augustin.

MARIE-JOSEPHE GLARDON, THEOLOGIENNE ET FEMINISTE Marie-Josèphe Glardon est l'une des toutes premières pasteures de Suisse romande. Vaudoise, elle a dû migrer en Suisse alémanique pour exercer son ministère, où il était déjà accessible aux femmes. Elle débute par l'aumônerie du Poly, à Zurich, avant d'être pasteur dans plusieurs paroisses. Entre-temps, elle aura réalisé un doctorat en théologie à l'université de Lausanne, où elle enseignera aussi l'histoire des religions. Théologienne, elle remet la Bible au milieu des préoccupations existentielles tout en militant pour la cause féministe et écologiste.

Elle examine le phénomène religieux et ses manifestations avec les outils de la phénoménologie. Dans un livre publié en 2009, elle écrit: «La spiritualité C...) peut être religieuse ou non, mystique ou non, empreinte de piété ou non, mais toujours, elle est appel d'air, de souffle, de vie et d'engagement.

» Elle vient de publier son dernier livre, Oser croire à un avenir: plaidoyer pour une spiritualité mondialisée. **DHN MICHEL MAYOR, DÉCOUVREUR D'EXOPLANÈTES** «Inimaginable!» C'est le mot qui vient à la bouche du Vaudois Michel Mayor lorsqu'il évoque les retombées du Prix Nobel de physique 2019, reçu conjointement avec son collègue et ex-doctorant Didier Queloz le 10 décembre à Stockholm. Une reconnaissance de la découverte retentissante, en 1994, par les deux astrophysiciens romands, de la première planète située en dehors du système solaire, nommée 51 Pegasi b. Michel Mayor est né en 1942 à Lausanne. Il a grandi à Aigle, puis a étudié la physique à l'EPFL avant d'entreprendre un doctorat en astrophysique à l'université de Genève.

Nommé professeur en 1984, il devient directeur de l'Observatoire de Genève en 1998. Avec son équipe, il a développé des spectrographes astronomiques pour mesurer la vitesse des étoiles. Ces instruments, installés à l'Observatoire de Haute-Provence, en France, ou encore à la Silla, dans les Andes chiliennes, ont permis de découvrir un grand nombre des plus de quatre mille exoplanètes connues à ce jour. NGM.